

Intermédialités

Histoire et théorie des arts, des lettres et des techniques

Intermediality

History and Theory of the Arts, Literature and Technologies

intermédialités
revue de théorie des arts, des lettres et des techniques

Introduction. Retour vers la nostalgie

André Habib

Numéro 39, printemps 2022

retourner (la nostalgie)

returning (nostalgia)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1093767ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1093767ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue intermédialités

ISSN

1705-8546 (imprimé)

1920-3136 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Habib, A. (2022). Introduction. Retour vers la nostalgie. *Intermédialités / Intermediality*, (39), 1–17. <https://doi.org/10.7202/1093767ar>

Tous droits réservés © Revue Intermédialités, 2022

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Retour vers la nostalgie

ANDRÉ HABIB

«In Greek the word means ‘the wounds of returning’. Nostalgia is not an emotion that is entertained; it is sustained. When Ulysses comes home, nostalgia is the lump he takes, not the tremulous pleasures he derives from being home again¹.»

Retourner brièvement sur l’histoire et la fascinante fortune intellectuelle de ce mot, *nostalgie*, issu de la nosographie médicale du 17^e siècle, n’est peut-être pas une mauvaise manière d’introduire ce numéro que la revue *Intermédialités* lui consacre, et cette collection de textes qui, de façon singulière et disparate, en proposent quelques dérivés². Ce serait aussi déjà un moyen de commencer à le *retourner*, de voir de quoi il *retourne*, se demander quelles variétés de *retours*, souvent contradictoires, il mobilise et engage. S’il est admis que la nostalgie n’a jamais été autant à la mode, qu’elle fait l’objet d’un intérêt critique, académique et public soutenu depuis plusieurs années, c’est aussi — lançons l’hypothèse — parce qu’elle prend différentes apparences, se prête à différentes lectures, au point de devenir, selon l’angle et le contexte où elle s’énonce ou s’éprouve, méconnaissable, tour à tour

1. Hollis Frampton, cité par Bruce Jenkins et Susan Krane, *Hollis Frampton: Recollections and Recreations*, Cambridge, MIT Press, 1984, p. 56.

2. Ce texte d’introduction a été nourri par les fructueuses conversations que j’ai pu avoir avec les deux co-directeurs de ce numéro d’*Intermédialités*, Suzanne Paquet et Carl Therrien. Ces derniers ont aussi co-dirigé avec moi le projet « Le temps du rétro: photographie, cinéma, jeu vidéo » (2018–2022) avec l’apport inestimable des auxiliaires Alice Michaud-Lapointe, Philippe Depairon et Samy Benammar. Ce texte a aussi pu se développer dans le cadre du séminaire « PLU6060 — Champ des études intermédiales » et grâce à l’apport des étudiants et des étudiantes que je salue. Je tiens à remercier le CRSH pour le financement de ce projet. Je veux adresser un merci particulier à James Cisneros et Gabrielle Pannetier Leboeuf pour leur accueil et leur soutien dans la réalisation de ce numéro.

maladie, symptôme, remède. C'est certainement cette pluralité de formes, d'identités et de définitions, qui fait que la nostalgie est un bon objet pour une revue comme celle-ci, puisqu'elle peut profiter de l'indécidabilité qui l'habite pour en tester l'élasticité et le caractère polymorphe. C'est ainsi, dans le miroitement des approches et des regards, que de nouvelles possibilités pour la pensée s'ouvrent (et c'est ce qu'autorise l'intermédialité en général). Aussi, commençons par revenir.

Pour mémoire, après la création de ce néologisme gréco-latin par un très jeune étudiant en médecine bâlois en 1688 et son ascension fulgurante dans le domaine médical, philosophique puis esthétique jusqu'à la fin du 19^e siècle³, la nostalgie semble perdre du lustre au fil du 20^e siècle (et en particulier dans la période d'après-guerre, encore chargée d'optimisme), acquérant des connotations négatives, notamment auprès de nombre d'intellectuels alertés par les dangers des révisionnismes et des recyclages culturels décomplexés, devenant même une sorte d'affect paria, repoussoir (on lui préfère volontiers une « mélancolie de gauche⁴ ») dans les années 1970 et 1980 : politiquement rance, culturellement vile, idéologiquement suspecte. Les critiques les plus féroces de la nostalgie⁵ se font entendre au moment où, en tant que trope de la condition postmoderne, elle irrigue les productions culturelles étatsuniennes et européennes, qu'on pense au cinéma (d'*American Graffiti* de George Lucas, 1973, à *Cinema Paradiso*, Giuseppe Tornatore, 1988), à la musique (la pratique de l'échantillonnage, du pastiche⁶), à la mode (le rétro⁷), à l'architecture⁸. Mais c'est aussi à cette époque que l'on assiste à une première prise en compte de la nostalgie comme objet de réflexion, en dehors du domaine de la médecine et de la psychologie,

3. Pour une histoire de la nostalgie, on consultera les deux ouvrages encore indépassés sur le sujet : André Bolzinger, *Histoire de la nostalgie*, Paris, Campagne Première, coll. « Recherche », 2007, ainsi que Jean Starobinski, *L'encre de la mélancolie*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Essais/Points », 2012.

4. L'expression apparaît chez Walter Benjamin (« Mélancolie de gauche. À propos du récent recueil de poésie d'Erich Kästner (1931) », *Variations*, n° 23, septembre 2020, <https://journals.openedition.org/variations/1382?lang=en> (consultation le 17 octobre 2022)) et est au cœur du bel ouvrage d'Enzo Traverso, *Mélancolie de gauche. La force d'une tradition cachée (XIX^e-XXI^e siècle)*, Paris, La Découverte, 2016.

5. On lira notamment Fredric Jameson, *Postmodernism, or, The Cultural Logic of Late Capitalism*, Durham, Duke University Press, 1991 et Jean Baudrillard, « L'histoire : un scénario rétro », *Simulacres et simulation*, Paris, Galilée, 1981, p. 69-76.

6. Simon Reynolds, *Retromania: Pop Culture's Addiction to Its Own Past*, Londres, Faber & Faber, 2011.

7. Elisabeth Guffey, *Retro: The Culture of Revival*, Londres, Reaktion, 2006.

8. Catherine Cooke, *Nostalgia of Culture: Contemporary Soviet Visionary Architecture*, Michigan, Architectural Association, 1988 ; Eva Hagberg, *Dark Nostalgia*, New York, The Monacelli Press, 2009.

en sociologie⁹ ou en philosophie¹⁰, avant de devenir un thème de pensée discret de la réflexion postmoderne¹¹ et d'être adoptée dans d'autres domaines des sciences humaines et sociales pour rendre compte de la portée « nostalgique » de leurs objets et de leurs champs d'expertise (en histoire de l'art, en design, en musique, etc.). Le climat intellectuel et les événements politiques qui ont succédé à l'effondrement du bloc soviétique (ne parlait-on pas alors de la fin de l'histoire?), une reconfiguration des régimes de sensibilité et des structures des sentiments, mais aussi une transformation profonde des cadres mémoriels et médiatiques (notamment depuis l'avènement du numérique), semble avoir depuis engendré une prolifération de manifestations nostalgiques qui s'est répercutée, à terme, dans la recherche savante. Cette dernière, en partie, a eu la tâche de la réhabiliter en tant qu'objet digne d'intérêt en montrant les multiples dimensions¹².

En survolant la littérature des vingt dernières années sur le sujet, il appert qu'il n'est plus dès lors possible de parler de la nostalgie de façon monolithique. Il faudrait, comme le notaient Katharina Niemeyer, Emmanuelle Fantin et Sébastien Févry, parler d'une pluralité de *dispositifs nostalgiques*¹³, déclinés eux-mêmes en fonction des contextes géographiques, culturels, idéologiques et disciplinaires dans lesquels ils surviennent. L'éclectisme des textes qui se sont retrouvés dans ce numéro témoigne à l'évidence de ces variétés d'agencements. Pour preuve, la nostalgie dans ce numéro y est analysée à travers une pluralité de manifestations médiatiques (sculpture, série télé, jeu vidéo, performance théâtrale, photographie, cinéma expérimental, etc.), et à l'aune des nœuds de relations qui en assurent l'intelligibilité et le transport affectif. De ce point de vue, ce que permet l'intermédialité est de nous inviter justement à

9. Fred Davis, *Yearning for Yesterday. A Sociology of Nostalgia*, New York, The Free Press, London, Collier MacMillan Publishers, 1979.

10. Vladimir Jankélévitch, *L'irréversible et la nostalgie*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1974.

11. Guy Scarpetta, *L'impureté*, Paris, Grasset, coll. « Figures », 1985; Susan Steward, *On Longing. Narratives of the Miniature, the Gigantic, the Souvenir, the Collection*, Durham, Duke University Press, 1993.

12. Soulignons, parmi beaucoup d'autres, la publication de l'ouvrage décisif, y compris pour la fortune intellectuelle du mot, de Svetlana Boym, *The Future of Nostalgia*, New York, Basic Books, 2001.

13. « Il n'existe pas une modalité unique de constitution d'un dispositif nostalgique, mais une variété d'agencements possibles, cette multiplicité étant garante au final de l'expression d'une créativité toujours renouvelée » (Katharina Niemeyer, Emmanuelle Fantin et Sébastien Févry (dir.), *Nostalgies contemporaines. Médias, cultures et technologies*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Information-communication », 2021, p. 15).

penser la nostalgie à travers plusieurs époques, à l'intersection de plusieurs médias, afin d'en déplier les lieux communs, les survivances culturelles, les montages temporels, les remodelages mémoriels. Dans le cadre de ce numéro, la nostalgie apparaît comme travail du deuil, problématise le rôle de la maison et du retour au *bled*, entre en dialogue avec la mélancolie, elle permet de réfléchir à notre rapport affectif aux matérialités de la technique, aux sédimentations culturelles (y compris dans la culture populaire), à la pollution du territoire et sa remédiation théâtrale et performative, aux récursivités temporelles inscrites dans un médium qui fait retour sur lui-même, etc. Ce faisant, *retourner* (la nostalgie) ne consiste pas seulement à explorer les divers *retours* (sur le passé, sur le lieu d'origine, sur sa propre histoire, sur un futur antérieur) que la nostalgie peut impliquer, mais aussi les différentes façons par lesquelles il est possible de la *retourner* pour en montrer l'envers, la couture, la fabrique, la frange, parcourant la frontière, souvent poreuse, qu'elle partage avec d'autres affects (la mélancolie, la tristesse, le regret).

La nostalgie intéresse aujourd'hui les sciences politiques¹⁴, les études littéraires¹⁵, l'anthropologie¹⁶, le cinéma¹⁷, la psychologie¹⁸, le jeu vidéo¹⁹, les études télévisuelles²⁰, etc. Et s'il existe bien entendu encore (voire de plus en plus) des manifestations

14. Edoardo Campanella et Marta Dassù, *Anglo Nostalgia: The Politics of Emotion in a Fractured West*, Oxford, Oxford University Press, 2019; Hakan Yavuz, *Nostalgia for the Empire: The Politics of Neo-Ottomanism*, Oxford, Oxford University Press, 2020; Christina M. Ceisel, *Globalized Nostalgia. Tourism, Heritage, and the Politics of Place*, New York, Londres, Routledge Press, 2018.

15. Entre autres, Barbara Cassin, *La nostalgie. Quand est-on chez soi? Ulysse, Enée, Arendt*, Paris, Éditions Autrement, coll. « Les Grands Mots », 2013; Patrizia Gasparini et Estelle Zunino (dir.), *Nostalgie, conceptualisation d'une émotion*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, Éditions universitaires de Lorraine, 2021; Tammy Clewell, *Modernism and Nostalgia: Bodies, Locations, Aesthetics*, Londres, Palgrave-Macmillan, 2013.

16. Olivia Angé et David Berliner (dir.), *Anthropology and Nostalgia*, New York, Berghahn Books, 2015; Olivia Angé et David Berliner (dir.), « Nostalgie », *Terrain*, septembre 2015, n° 65.

17. Pam Cook, *Screening the Past. Memory and Nostalgia in Cinema*, London, New York, Routledge, 2005; Gilad Padva, *Queer Nostalgia in Cinema and Pop Culture*, Houndmill (UK), Palgrave MacMillan, 2014; Jason Sperb, *Flickers of Film: Nostalgia in the Time of Digital Cinema*, New Brunswick, New Jersey, Rutgers University Press, 2016.

18. On lira notamment cette étude élaborée de l'Université Southampton, Constantine Sedikides, Tim Wildschut, Clay Routledge et al., « To Nostalgize: Mixing Memory with Affect and Desire », *Advances in Experimental Social Psychology*, vol. 51, 2015, p. 189–273.

19. Ryan Lizardi, « Downloading and Playing an Explicit and Implicit Past », *Mediated Nostalgia. Individual Memory and Contemporary Mass Media*, Washington, Lexington Books, 2015, p. 83–113; Zach Whalen et Laurie N. Taylor (dir.), *Playing the Past. History and Nostalgia in Video Games*, Nashville, Tennessee, Vanderbilt University Press, 2008; Can Askoy, Vincent E. Rone et Sarah Pozderac-Chenevey (dir.), *Nostalgia and Videogame Music: A Primer of Case Studies, Theories and Analyses for the Player-Academic*, Bristol, Royaume-Uni, Intellect Ltd, 2022.

20. Kathryn Pallister (dir.), *Netflix Nostalgia: Streaming the Past on Demand*, Lanham, Boulder, New York, Londres, Lexington Books, 2019.

essentiellement conservatrices et réactionnaires de la nostalgie (ce que Svetlana Boym appelle la nostalgie « restauratrice », qui décrit assez bien l'idéologie d'un Donald Trump, d'un Vladimir Poutine, mais aussi de Daech et de toutes les extrêmes droites radicales, tous nostalgiques d'un âge d'or largement fantasmé, celui qui va d'Augusto Pinochet à Benito Mussolini), force est de croire que l'époque nous propose aussi des manifestations « critiques » et « réflexives » de la nostalgie, mais également des appropriations ludiques et subversives (ce que Peter Fritzsche appelle une « nostalgie sans mélancolie²¹ »), prenant chaque fois des formes esthétiques et sociales extrêmement variées. La nostalgie ne tue plus des soldats suisses ; elle est devenue le label d'une industrie culturelle lucrative ; elle est l'essence qui nourrit la flamme des discours politiques populistes ; elle est aussi liée à des formes, collectives et individuelles, de remémorations sensibles, qui sauvent le passé des pièges de l'amnésie contemporaine et résistent à l'accélérationnisme destructeur du néo-capitalisme. Elle peut traduire la douleur des migrants ou des réfugiés climatiques, déracinés de leur chez-soi, décrire le sentiment de perte et d'anxiété lié à la crise environnementale et la sixième extinction de masse (un sentiment souvent décrit par le terme de *solastalgie*²²). On le voit, la nostalgie relève d'expériences plurielles.

Le revivalisme (qui n'a pas toujours été affublé de l'épithète nostalgique), ce désir de retrouver dans un présent (peu satisfaisant) quelque chose d'un passé plus ou moins idéalisé, est bien entendu vieux comme le monde. Sans doute ce qui distingue la nostalgie telle qu'elle se donne à penser depuis quelque temps des néo- et autres « retour à » des époques plus reculées, c'est qu'elle est analysée non plus simplement comme un état émotif (autrefois mortifère), mais de plus en plus comme une pratique, une expérience, un *faire*, toujours-déjà médiatisé²³. Cette médiation est elle-même prise dans un écheveau de médias différents, télescopés, qui en assurent le transport affectif, individuel et collectif. *Nostalgiser* (comme le veut ce joli néologisme qui cherche à

21. Peter Fritzsche, « Specters of History: On Nostalgia, Exile, and Modernity », *The American Historical Review*, vol. 106, n° 5, décembre 2001, p. 1618.

22. Glenn Albrecht, Gina-Maree Sartore, Linda Connor *et al.*, « Solastalgia: the distress caused by environmental change », *Australas Psychiatry*, vol. 15, suppl. 1, 2007. On lira aussi Renee Lertzman, *Environmental Melancholia. Psychoanalytic dimensions of engagement*, New York, Routledge Press, 2016.

23. Je dois reconnaître une dette majeure aux réflexions de Katharina Niemeyer qui, avec d'autres, m'ont introduit à cette pensée dynamique de la nostalgie, entre autres dans Katharina Niemeyer, « Introduction: Media and Nostalgia », *Media and Nostalgia. Yearning for the Past, Present and Future*, Houndmill (UK), Palgrave, coll. « Macmillan Memory Studies », 2014, p. 1-23.

s'imposer²⁴) est devenu une activité sensible (mémoirelle, tactile, affective à la fois) que l'on pratique, aujourd'hui, la plupart du temps, devant un film, un polaroïd, une archive, au contact d'un disque vinyle, en retrouvant un vieux cahier noirci ou un air de musique. *Nostalgiser*, c'est éprouver la sensation douce-amère d'un contact avec le passé (le nôtre, enfoui dans notre mémoire, mais aussi celui que nous n'avons pas connu), de façon volontaire ou involontaire, d'y *retourner*, de le laisser nous *retourner*. Mais penser la nostalgie, aujourd'hui, c'est aussi être sensible à tout ce qu'elle a été, à ce qu'elle sédimente en elle d'histoire, de sens, de matérialités expressives et culturelles, et ce, dès sa confection, sous la plume d'un jeune Suisse.

NOM DE MALADIE : LE NOM

Bien que cette histoire soit devenue connue à force d'être répétée²⁵, il est peut-être bon d'y revenir (et de voir comment elle peut attirer un nouvel éclairage, y compris dans le cadre d'une réflexion intermédiaire). On le sait, pour Johannes Hofer, l'étudiant en médecine suisse qui en fit sa thèse préliminaire (voir la figure 1) et forgea le terme en 1688, *nostalgia* (formé des mots grecs *nostos*, « retour », et *algos*, « douleur ») cherchait à traduire dans la langue savante et, ce faisant, à introduire dans le répertoire des maladies du corps et de l'âme (qui dans ces années prenait une expansion galopante), ce que la langue vernaculaire désignait déjà par les mots ou les expressions *heimwehe*, *mal du pays*, *homesickness*²⁶. Si le sentiment est courant et sûrement ancien, sa désignation comme maladie, à proprement parler, est moderne. Pour le vitaliste qu'est Hofer, cette maladie de l'imagination résulte d'une fixation des « esprits animaux » (*spiritibus animalibus*²⁷) sur le désir d'un retour à la patrie (quelque part dans un lobe frontal du cerveau se trouve le siège de la patrie). Ce « délire mélancolique » (*delirium melancholicum*²⁸) provoque chez le sujet, selon la belle expression de Bolzinger, une

24. Voir Sedikides, Wildschut, Routledge *et al.*, 2015; Katharina Niemeyer, « Du mal du pays aux nostalgies numériques. Réflexions sur les liens entre nostalgie, nouvelles technologies et médias », *Recherches en communications*, vol. 46, 2018, p. 5–20, <https://ojs.uclouvain.be/index.php/rec/article/view/47213/45403> (consultation le 17 octobre 2022).

25. Pour un récapitulatif récent et remarquable: Niemeyer, 2018; Davis, 1979; Bolzinger, 2007.

26. Johannes Hofer, *Dissertatio Medica de Nostalgia oder Heimwehe*, Basel, Jacobs Bertschius, 1688. Pour une traduction anglaise du texte latin: Johannes Hofer, *Medical Dissertation on Nostalgia by Johannes Hofer*, 1688, trad. Carolyn Kiser Anspach, *Bulletin of the Institute of the History of Medicine*, vol. 2, janvier 1943, p. 376–391.

27. Hofer, 1688, para. III.

28. *Ibid.*

stase, un «arrêt sur image²⁹». Si le nostalgique n'est pas autorisé à revenir chez lui (ne fut-ce qu'en lui en offrant la promesse), il se laisse dépérir et mourra d'une sorte de congestion du corps et de l'esprit, mais il pourra guérir s'il est autorisé à rentrer chez lui (selon les propos rapportés à Hofer). La nostalgie replie en elle la douleur de l'éloignement et l'horizon du retour (ne fut-ce que sous la forme d'une promesse), comme seul signe possible de guérison.

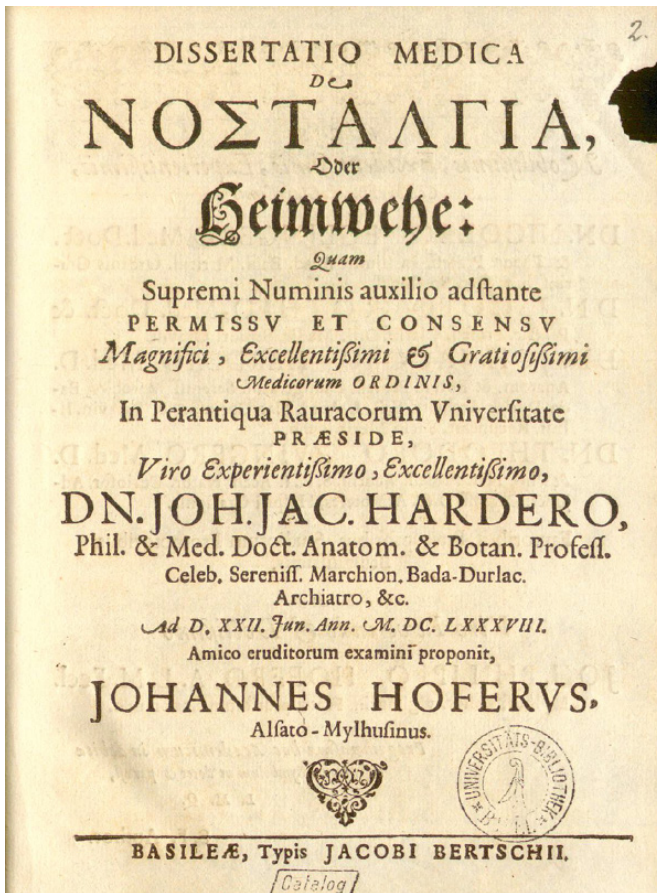


Figure 1. Page de garde de la thèse de Johannes Hofer, *Dissertatio medica de nostalgia, oder Heimwehe*. Basel, Jacob Bertschius, 1688. Universitätsbibliothek Basel, Diss 45:2.

29. Bolzinger, 2007, p. 33.

Le titre de la thèse est révélateur : *DISSERTATIO MEDICA DE ΝΟΣΤΑΛΓΙΑ oder Heimwehe*. La disparité typographique (sur laquelle insiste Bolzinger dans son histoire³⁰), bien qu'elle soit commune à l'époque, témoigne dans la matérialité du livre imprimé, d'emblée, de l'hybridité linguistique et de l'inscription langagière de la nostalgie, comme l'a si bien montré Barbara Cassin³¹. La nostalgie serait ce sentiment qui, dans chaque langue, renvoie à un mot possédant une aura d'intraduisibilité (*saudade*, *spleen*, *desengaño*, *mal du pays*, etc.) et faisant appel à son intelligence singulière (jusque dans ses différences typographiques). L'éloignement qui suscite la nostalgie est celui de la terre « natale », de la patrie, mais aussi, très certainement, de la langue dite « maternelle ». Cette différence s'entend, mais elle est aussi dans la *frappe* des mots qui servent à nommer le mal.

Dès son origine, la question du « mot » appelé à nommer la maladie et, comme le note Starobinski, le faire sans doute aussi exister, est centrale³². L'indécidabilité de la nostalgie et ses fluctuations sémantiques de sens font aussi partie de son histoire et probablement aussi de sa fortune. Dans sa thèse, Hofer soupèse différents mots : *nostomania* (folie du *retour*), *philopatridomania* (« la folie de l'amour de la patrie³³ »), mais lui préférera *nostalgia*³⁴. Or, dès la deuxième édition de la thèse de Hofer, en 1710, un autre médecin suisse, Theodor Zwinger, se l'appropriera, effacera le nom de Hofer, et fera deux ajouts qui feront florès : il le désigne comme un mal dont souffrent en particulier les soldats suisses — absents de la thèse initiale de Hofer — et il mentionne le fameux « ranz des vaches » comme déclencheur typiquement suisse de nostalgie, et dont on retrouve pour la première fois dans cette publication une transcription musicale³⁵. Mais surtout, le mot nostalgie s'y trouve remplacé par un nouveau mot bricolé : *pothopatridalgia* (que Cassin traduit par la « douleur du désir-passion de

30. *Ibid.*, p. 29–31.

31. Cassin, 2013, p. 20–23. On rappellera aussi que l'un des symptômes de la nostalgie est le mutisme du malade qui ne veut pas contre que parler ou entendre parler de sa patrie.

32. Starobinski, « L'invention d'une maladie », 2012, p. 265–267.

33. Cassin, 2013, p. 19.

34. Hofer, 1688, par. II.

35. Une des façons de penser la nostalgie serait de la saisir au prisme de la remédiation de l'oralité vers des formes scripturaires. En effet, pour soutenir sa thèse, Hofer (et même Emmanuel Kant) se basent essentiellement sur des propos rapportés (on dit que, on rapporte que, un général m'a raconté que) qui sont ensuite « traduits » dans la langue savante. De la même façon passe-t-on de *heimwebe* (terme courant) à *nostalgia* (terme à l'origine savant), du « ranz des vaches », un air musical alpin transmis « oralement » (forcément instable) à un morceau de musique fixé dans un système de notes, dans un traité savant (introduit par Zwinger mais superbement théorisé par Jean-Jacques Rousseau, dans son *Dictionnaire de la musique*, Paris, Veuve Duchesne, 1768, p. 398). On

la patrie³⁶»). Si Zwinger se prive du « retour » en excisant le *nostos*, il introduit par contre l'idée féconde d'une passion brûlante pour la patrie avec le mot *pothos* : Pothos, fils d'Aphrodite et de Chronos, frère d'Éros, est un des trois Érotes (les dieux ailés), et il incarne le désir inassouissable, la passion ardente³⁷. Aussi, très tôt, à côté de la douleur (*algia*) vient se placer le désir.

En 1745, Albert Haller publie à nouveau cette thèse, restaure « nostalgia » et le nom de Hofer, mais sur le frontispice, on lit : *Dissertatio curioso Medica De Nostalgia vulgo: Heimwehe oder Heimsehnsucht*³⁸. Soudain, cinquante ans après, on voit à côté de *Heimwehe* (comme mal du pays, de la patrie) apparaître cet étrange *Heimsehnsucht* (néologisme qui a eu une courte vie), qui introduisait le *sehnsucht*, affect romantique par excellence, renvoyant à cette impossibilité du retour à la maison à un *longing* ou un *yearning* (déjà impliqué dans le *pothos* de Zwinger) sans secours possible, à un mal de l'être et du temps, qui est aussi une *passion-douleur*. Les vicissitudes éditoriales de la thèse ne sont ainsi pas sans témoigner d'un glissement progressif du sens en fonction de l'évolution des sensibilités.

En témoigne ce passage de l'*Anthropologie* de Kant, en 1798, qui vient, cent vingt ans après que le terme a été forgé, renverser les termes à travers lesquels on doit penser la nostalgie. Il écrit :

Les Suisses ainsi que les Westphaliens et les Poméraniens de certaines régions, à ce que m'a raconté un général expérimenté, sont saisis du mal du pays (*Heimweh*), surtout quand on les transplante dans d'autres contrées; c'est par le retour des images de l'insouciance et de la vie de bon voisinage, du temps de leur jeunesse, l'effet de la nostalgie (*Sehnsucht*) pour les lieux où ils ont connu les joies de l'existence; revenus plus tard chez eux, ils sont très déçus [*getauscht*]

pourrait émettre l'hypothèse qu'une partie du « travail de la nostalgie » aura consisté à repartir de la langue savante pour se remédier (ou se *reterritorialiser*) à nouveau dans des formes toujours plus vernaculaires et instables, relevant d'une forme d'oralité, hors du langage savant, qui forcément y trouve une matière intéressante sur laquelle il est opportun, à nouveau, de se pencher (et ainsi de suite).

36. Cassin, 2013, p. 19.

37. Sur la fascinante figure de Pothos, on lira : Barbara Breitenberger, *Aphrodite and Eros: The Development of Greek Erotic Mythology*, New York, Londres, Routledge Press, 2007, p. 153–160.

38. Johannes Hofer, *Dissertatio curioso Medica De Nostalgia vulgo: Heimwehe oder Heimsehnsucht*, Basel, Jacob Bertschius, 1745.

dans leur attente, et se trouvent ainsi guéris; sans doute pensent-ils que tout s'est transformé; mais en fait, c'est qu'ils n'ont pu y ramener leur jeunesse³⁹.

Ce que Kant signale, ici, c'est que la nostalgie pour un *lieu* n'est, en réalité, rien d'autre qu'une nostalgie *pour le temps* (celui de l'enfance). Mais peut-être que contrairement à ce que croyait Kant, ce qui guérit, n'est pas le fait de « revenir d'une illusion », mais précisément, le fait de pouvoir retrouver, dans les lieux, le temps de l'enfance, même si on ne peut la ramener, la faire revenir. *Retourner* suffit. On pourrait ainsi sans peine émettre l'avis que cette ouverture de la nostalgie, de maladie mortifère associée à l'exil géographique, à la langueur tout humaine devant le temps perdu et retrouvé à travers le truchement d'un jeu de sensations et d'imagination, explique très certainement sa migration et sa *popularité* (hors des milieux savants), voire sa conversion et sa réhabilitation progressive en tant qu'affect positif (y compris dans les milieux savants).

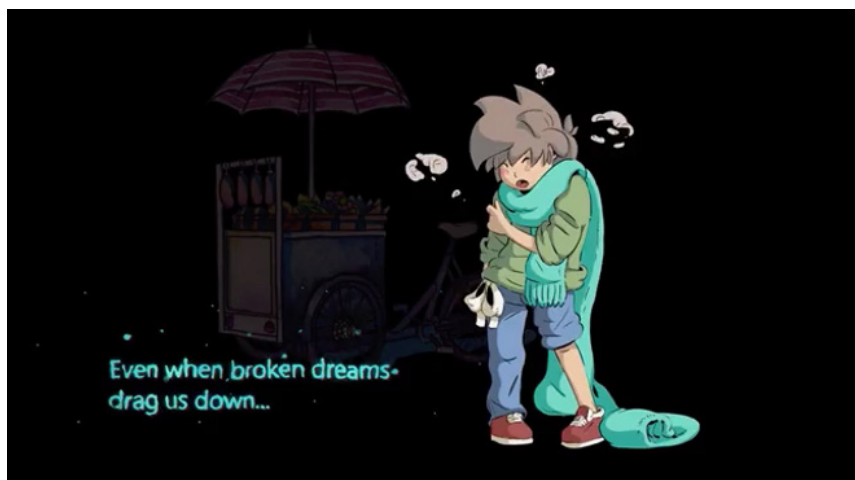
On le voit bien, la nostalgie n'est pas un affect tombé du ciel : elle renvoie à tout un artisanat de la fabrication, elle met en jeu la matérialité du langage, de la forge des mots du savant aux planches de l'imprimeur-typographe, des dispositifs de captation de la mémoire à la projection des sentiments les plus intimes, du laboratoire du chercheur en psychologie aux dynamiques des réseaux sociaux. Est-ce cette indécidabilité et cette plasticité, corrélative à la construction discursive et linguistique de la nostalgie, qui fait qu'elle est aujourd'hui comprise moins comme le nom d'une maladie qu'un *remède à la tristesse* ou à la mélancolie dont on guérit en *retournant*, en *nostalgisant*? C'est ce que conclut l'équipe de chercheurs anglais : « Regarded throughout centuries as a psychological ailment, nostalgia is now emerging as a fundamental human strength. It is part of the fabric of everyday life and serves a number of key psychological functions⁴⁰. » Mais si la nostalgie fait partie du « tissu de notre vie quotidienne », c'est aussi parce que cette dernière est impliquée dans des mailles toujours plus subtiles de technologies et de médias qui la façonnent et l'activent, mais aussi en renversent le sens et la présence dans le champ du discours. Quelques exemples contemporains pour conclure permettent de voir comment on peut retourner la mélancolie en jouant à la nostalgie.

39. Emmanuel Kant, *Anthropologie du point de vue pragmatique*, trad. Michel Foucault, Paris, Vrin, 1964, p. 55. Selon certaines traductions plus anciennes, on traduira *Heimwebe* par « nostalgie » et *Sehnsucht* par « passion » (voir notamment la traduction de 1863). Encore une fois, on le voit, la nostalgie implique très souvent un problème révélateur de traduction.

40. Tim Wildschut, Constantine Sedikides et Clay Routledge, « Nostalgia: from cowbells to the meaning of life », *The Psychologist*, n° 21, hiver 2008, p. 23.

DE MALADIE À REMÈDE

*Can nostalgia save us from melancholy?*⁴¹



41. *Spleen*, Pamplemousse, 2021.



Figures 2, 3 et 4. Photogrammes de la vidéo promotionnelle pour le jeu *Spleen*, Pamplemousse Games, 2021. Avec l'aimable autorisation de Pamplemousse Games.

Cette question énigmatique se trouve au milieu d'une bande-annonce promotionnelle (voir les figures 2, 3 et 4) pour un jeu vidéo RPG 2D au titre baudelairien, *Spleen* (Pamplemousse, 2021)⁴². Dans ce jeu de rôle vidéoludique inspiré de l'univers des mangas japonais, un avatar dépressif puise dans le monde de l'enfance la force que confèrent la fantaisie et l'espoir pour redonner un sens à sa vie glauque et monotone. En retournant en enfance (dans ses rêves, en mémoire), le personnage retrouve ce temps du possible — un temps où « tout est possible » — qui lui permet de se projeter vers l'avenir en retrouvant un présent soudain libéré de sa gangue pétrifiante. Si dans la mélancolie, le temps (ou quelque chose du temps) *ne passe pas* et rend le présent trop lourd à porter, la nostalgie, considérée dès lors non plus comme un état, mais comme un appel, un désir, une expérience (*nostalgiser*), permet une mise en mouvement (physique, imaginaire), dans le temps ou l'espace, animée par la jouissance de pouvoir contredire le principe de son irréversibilité. Le temps retrouvé est un temps retourné.

42. On visionnera la bande-annonce du jeu ici : www.pamplemoussegames.com (consultation le 11 octobre 2022).

Un même retournement de la mélancolie par la nostalgie apparaît dans la seconde partie du roman contemporain *Saturne* (2020) de Sarah Chiche⁴³, entièrement consacré au récit de la profonde dépression qui paralyse la narratrice et la coupe de tout désir (y compris celui de vivre). Cette dépression est le symptôme d'une histoire familiale complexe (donnée dans la première partie), d'un rapport violent à une mère psychiatisée et au manque d'un père dont on n'a cessé de lui parler mais qu'elle n'a jamais connu. À un moment de l'intrigue, la famille retrouve des bobines de films super 8 non développées qu'on parvient à ressusciter et qu'on projette à la narratrice. On y voit la petite famille, la mère, le père, l'enfant, unis, aimés. Elle décrit ainsi :

le film super-8 se strie de griffures blanches, il se bloque, puis se débloque, leur faisant reprendre leur promenade à toute allure, comme des personnages d'une comédie burlesque. [...] Les couleurs du film claquent dans mon œil. Je pousse un cri.

Je vois enfin le visage de celui qui la filmait [ma mère]. Je vois le visage de mon père.

Son visage remplit l'écran.

Mon père vivant.

Je vois mon père vivant.

Je le vois bouger. Il a donc bougé un jour. Il bougeait. Il bouge. Il existait. Il a existé. [...]

Je le vois prendre un bébé au visage fripé de sommeil dans ses bras. Il lui caresse la joue, l'embrasse tendrement puis lui chuchote quelque chose dont le film, muet, ne révélera jamais rien. L'enfant ouvre les yeux, déplie son minuscule poing serré, attrape le doigt de son père et plante son regard dans le sien. Tout son visage s'anime de joie. Les coins de sa bouche se soulèvent. Je t'aimais donc et tu m'aimais aussi. [...]

Je me lève. J'ai toujours été seule. Tu ne m'as jamais abandonnée. Tout ce temps, sans toi, je n'ai jamais été seule. J'étais toi, aussi. J'étais deux. J'avance vers mon père. Je pose une main sur sa joue comme de l'autre côté de l'écran, il pose une main sur la mienne. La douceur terrible de son sourire fond sur ma bouche. Mon rire fuse avec mes larmes⁴⁴.

43. Sarah Chiche, *Saturne*, Paris, Seuil, 2020.

44. Chiche, 2020, p. 200.

On le voit, chez Sarah Chiche, la nostalgie permet au passé de revenir, de s'en faire une image et de débloquent le temps (jusque dans le temps des verbes) qui se remet à circuler (comme les « esprits animaux » de Hofer). La nostalgie permet de sortir de la mélancolie et d'écrire le mal saturnien qui ronge la narratrice. Le défilement de la pellicule (on imagine sans peine une pellicule super 8 Kodachrome, avec ses « couleurs [qui] claquent⁴⁵ ») permet de retrouver le lieu du passé, vivant, intact, de faire le deuil, tout en maintenant la plaie laissée ouverte par la perte, près du cœur.

Un dernier exemple se trouve à la fin de l'épisode 13 de la saison 1 de *Mad Men* (Matthew Weiner, 2007–2015)⁴⁶. Il s'agit d'un moment d'anthologie, souvent cité : Don Draper présente son idée pour la campagne entourant le lancement du projecteur à diapositives de Kodak (voir la figure 5).



Figure 5. Photogramme de la série *Mad Men*, saison 1, épisode 13, « The Wheel », Matthew Weiner, 2009.

45. *Ibid.*

46. *Mad Men*, 2009–2014, Matthew Weiner et Robin Veith, saison 1, épisode 13, « The Wheel », diffusion le 18 octobre 2007, États-Unis, AMC.

Plutôt que de la vendre comme une invention du futur, il en fait, au contraire, un médium du passé, qui nous permet de reconnecter avec le passé. Il introduit sa présentation avec une réflexion sur la nostalgie et sa valeur publicitaire.

Nostalgia—it's delicate, but potent. Teddy [son ancien employeur] told me that in Greek nostalgia literally means 'the pain from an old wound.' It's a twinge in your heart far more powerful than memory alone. This device isn't a spaceship, it's a time machine. It goes backwards, and forwards... it takes us to a place where we ache to go again. It's not called the wheel, it's called the carousel. It lets us travel the way a child travels, around and around, and back home again, to a place where we know are loved⁴⁷.

Pendant son discours, Draper fait défiler sur le carrousel des photos de sa famille que, nous le savons, est au bord de l'éclatement (quand il rentrera ce soir chez lui, sa femme sera partie avec ses enfants). La nostalgie est peut-être, ici, pour Draper, un remède qui lui permet de nommer cette plaie douloureuse qui l'habite (liée aussi à son enfance, qu'il n'aura de cesse, tout au long de la série, à ne pas vouloir voir revenir). Mais il décrit aussi la fortune et le potentiel « commercial » de la nostalgie : ce n'est plus la nouveauté qui vend, c'est la promesse du passé. Matthew Weiner, créateur de la série, nous indique ici, avec une force redoutable, le tournant nostalgique que prendra la publicité dès les années 1960 et toute l'industrie culturelle qui en découlera dans les années 1970 et 1980. Faut-il rappeler que *Mad Men*⁴⁸ a été (tout comme *Stranger Things* (2016-)⁴⁹ qui lui succède dans le temps et l'esprit), un opérateur puissant de nostalgie *hipster*, aux conséquences économiques indubitables : du regain d'intérêt pour les cocktails *vintage* et les machines à écrire, aux vinyles et à la résurrection du super 8⁵⁰.

De remède à la mélancolie à stratégie de marketing (dont l'efficacité sur le public larmoyant de cette scène est indéniable), tout le spectre de la nostalgie contemporaine est là. Ce qu'il y a d'intéressant, forcément, dans tous ces cas, est la dimension proprement intermédiaire inscrite dans ces trois *scènes*. Un jeu vidéo puisant ses sources dans le roman graphique et le manga ; un roman décrivant l'apparition du passé revenant en super 8 ; une série télé sur le monde de la pub qui témoigne

47. *Ibid.*

48. Matthew Weiner, *Mad Men*, 7 saisons, AMC, États-Unis, 2007–2015.

49. Matt Duffer et Ross Duffer, *Stranger Things*, 4 saisons, Netflix, États-Unis, 2016–.

50. À propos de *Mad Men*, on lira entre autres : Gary R. Edgerton (dir.), *Mad Men: Dream Come True TV*, Bloomsbury, coll. « I.B. Tauris », 2010.

de la naissance d'un nouveau médium, le carrousel à diapositives et d'une nouvelle rhétorique publicitaire. Penser *intermédialement* ces scènes, c'est être attentif aux interactions entre la matérialité des supports et les affects qu'elle soulève, les blessures qu'elle ranime, transporte ou guérit.

C'est aussi ce à quoi, dans chacun des textes de ce numéro de la revue *Intermédialités*, les auteurs et les autrices ont tenté d'être attentifs, en retournant (vers) la nostalgie.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

André Habib est professeur agrégé au Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques de l'Université de Montréal. Il est directeur adjoint du CRIalt depuis 2020. Il est l'auteur de *La main gauche de Jean-Pierre Léaud* (Boréal, 2015) ainsi que de *L'attrait de la ruine* (Yellow Now, 2011). Il a codirigé les ouvrages collectifs *L'avenir de la mémoire: patrimoine, restauration, réemploi cinématographique* (avec Michel Marie, Septentrion, 2012), et *Le cinéma dans l'œil du collectionneur* (avec Louis Pelletier et Jean-Pierre Sirois Trahan, 2023). Il est depuis 2002 coéditeur de la revue électronique *Hors champ* et est l'initiateur de la plateforme de création et de réflexion audiovisuelles Zoom Out. Ses recherches ont porté sur l'esthétique des ruines, la cinéphilie, les archives et le cinéma expérimental. Ses recherches plus récentes ont porté sur la nostalgie, la mélancolie, le rétro et les technologies obsolètes.